



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

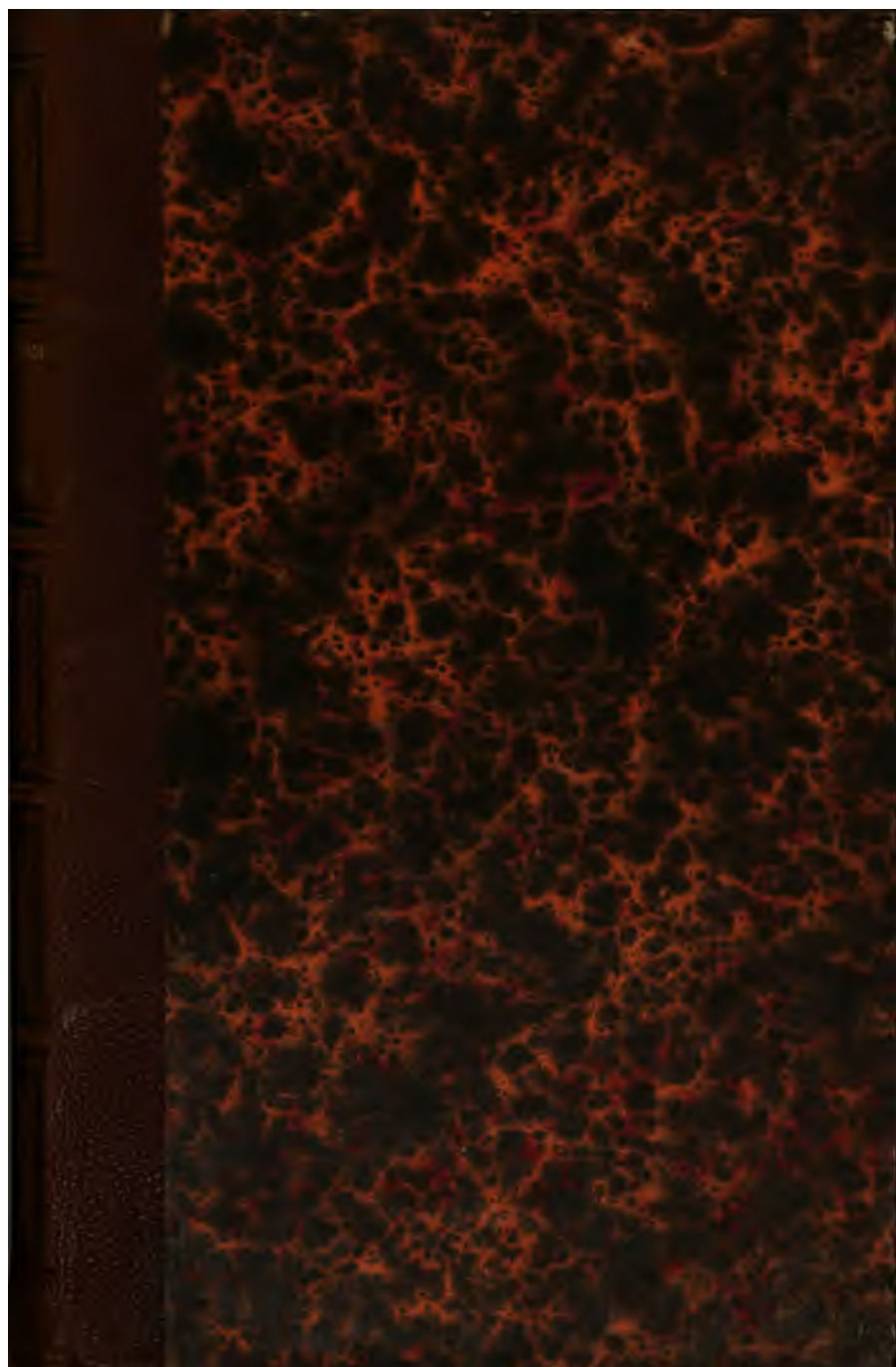
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

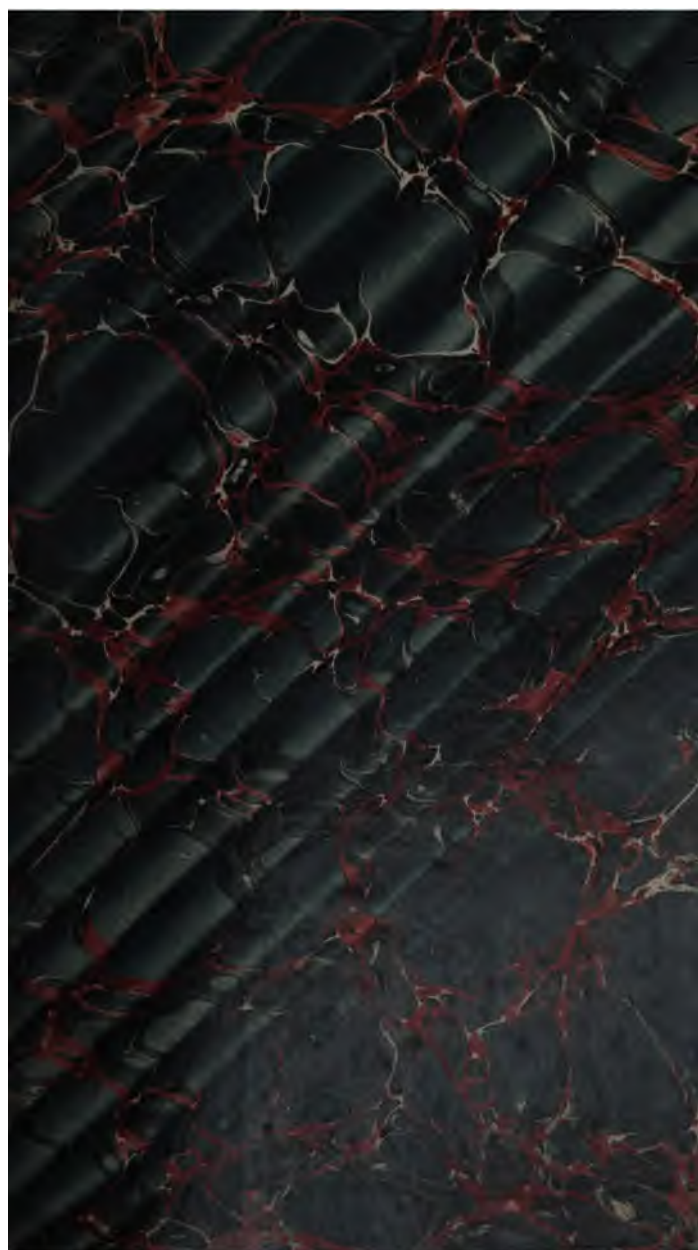
About Google Book Search

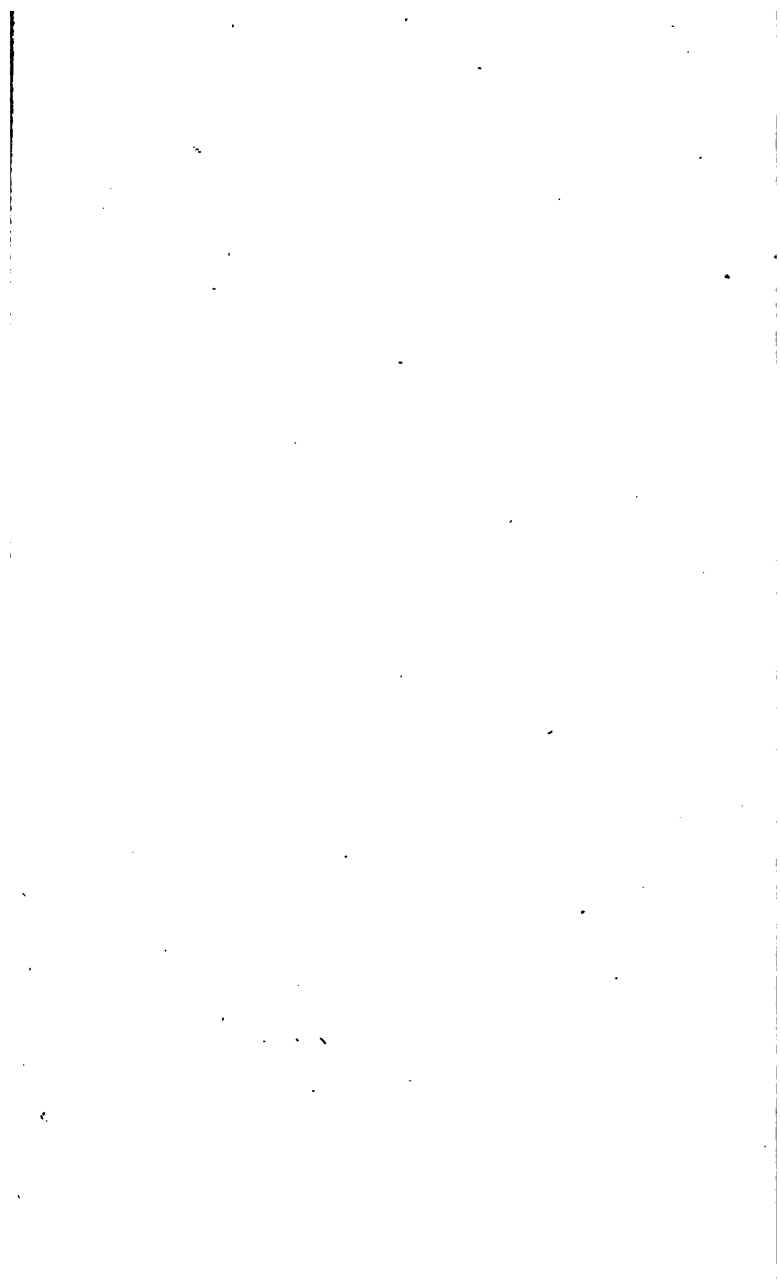
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Vet. Fr. III A. 253





— 107 —

AMOUR ET POÉSIE

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET C^e, RUE D'ERFURTE, 4.

AMOUR
ET
POÉSIE

PAR
ÉLIACIN GREEVES

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES.

—
1854



PRÉFACE

Atque aliquis juvenum, quo nunc ego, saucius arcu
Agnoscat flammæ conscia signa suæ,
Miratusque diu : « Quo, » dicat, « ab indice doctus.
« Composuit casus iste poeta meos ? »

O. N.

J'ai chanté deux amours dans mes longues veillées ;
J'étais trop jeune alors pour qu'on accueillît l'un ;
L'autre me trouve au temps des roses effeuillées
Que brûle de l'été le rayon importun.

Ces strophes, en naissant, de mes larmes mouillées,
Avaient un tendre éclat,— et n'en ont plus aucun ! —
Les jeunes amoureux, causant sous les feuillées,
Pourront seuls y trouver un faible et doux parfum.

Pour eux j'ai réuni cette modeste gerbe,
Et de la solitude où s'égarent mes pas
Je l'offre à ces amis, que je ne connais pas,

Et j'entendrai peut-être, un soir, couché dans l'herbe,
Et contemplant le ciel au-dessus des grands bois,
Me revenir du monde un écho de ma voix.

Les Fontenelles, novembre 1855.

MATHILDE

1835 — 1836

Or sai tu dove e quando questi amori
Furon creati e come...

D. A.

APPARITION

Oh ! let me only breath the air,
The blessed air that's breathed by thee !

T. M.

Je l'ai vue, un soir calme, appuyée à la rampe
De son balcon, rêver en regardant les cieux.
A travers les rideaux, la clarté d'une lampe
Faisait une auréole à son front sérieux.

Ses cheveux, caressant l'ivoire de sa tempe,
Se tordaient, noirs et lourds, sur son cou gracieux,
Comme un cep effeuillé qui sur la neige rampe,
Et des lueurs d'étoile illuminaient ses yeux.

De cette heure aucun bruit ne troublait le mystère
Que les vagues soupirs, les murmures confus
Du vent dans les ormeaux frémissants et touffus.

En regardant le ciel, elle oubliait la terre,
Moi, je la regardais, et j'oubliais le ciel !
O bonheur ! je buvais à ta coupe de miel !

PREMIER AMOUR

TIRSI. — Adianne.

AMINTA. — Aspetta.

TIRSI. — Che aspetta? non sai ben che'l tempo fugge.

T. T.

Tous deux ensemble, un soir, à l'heure bien-aimée
Où de fraîches senteurs la brise est parfumée, —
Où les astres, au ciel, semblent des flots d'argent, —
Où la lune est sereine, — où le rossignol chante, —
Où tout dit à l'amant de penser à l'amante, —
Muets, heureux tout bas, ils allaient en songeant.

Dans son calme profond rien ne troublait la plaine.
Sous leurs pas ralentis, l'herbe courbée à peine,
Déjà moite de pleurs, se relevait sans bruit. —
Faible, elle s'appuyait sur lui, — la brune soie
De ses longs cils voilait une ineffable joie ; —
Elle n'entendait plus, au loin, tinter minuit.

Son âme dans le ciel planait si radieuse,
Que l'heure aurait frappé son oreille oublieuse
Longtemps, cette nuit-là, sans lui faire songer
Qu'elle était encor prise aux liens de ce monde.
Pour les âmes, d'ailleurs, qu'un amour calme inonde,
Dans l'été, de la nuit le pas est si léger !

Et cette heure était celle où l'espoir se recueille
Dans le passé. — L'enfant enlève feuille à feuille,
Pour apprendre s'il doit compter sur l'avenir,
Leur couronne rosée aux blanches marguerites,
Des amants oubliés confidentes maudites ; —
Ainsi fait notre espoir aux fleurs du souvenir.

C'était l'heure propice à ces longues revues
Que l'on fait quelquefois des choses qu'on a vues
Depuis qu'un souvenir en nous est demeuré.
Le pèlerin lassé, sur la haute colline
A la fin parvenu, se retourne et s'incline
Contemplant le pays où ses pas ont erré.

Pèlerins de la vie, au cœur jeune et tranquille, —
Quoiqu'ils n'eussent marché qu'en un sentier facile
Jusque-là, — cependant ils cherchaient du regard
Leurs jours passés, remplis d'un bonheur pur et chaste
Qui se voilait d'oubli, comme un horizon vaste
A son matin déjà se voile de brouillard.

Ses doux bonheurs d'enfance excitant son audace,
Elle osait contempler l'avenir face à face,
En soulevant le voile où Dieu le tient caché.
L'avenir souriait comme un matin de fête...
Et pourtant sur son sein, lourde, pencha sa tête,
Lourde comme un fruit mûr du rameau détaché.

Et lui, la réveillant : « Oh ! de quelle pensée, —
Disait-il, — « enivrante et pure es-tu bercée,
« Quand, levant tes yeux noirs vers les cieux étoilés,
« Tu sembles y chercher l'ange aux douces paroles
« Avec lequel, là-haut, chaque nuit tu t'envoles,
« Amante de mon âme, en tes rêves ailés ?

« Oh ! dis-moi dans quel monde inconnu de la terre,
« Dans quel point lumineux de cette immense sphère,
« Dans quel astre perdu par le bleu firmament,
« Tu t'envoles ainsi ; dis-le-moi, je t'en prie,
« Pour que la nuit prochaine, en l'étoile chérie,
« Ton âme puisse voir celle de ton amant. »

Mais, triste devenue, elle restait muette
Sans paraître écouter sa demande inquiète ;
Enfin, levant sur lui ses yeux de pleurs baignés,
Elle lui dit : « Ami, notre amour est un crime,
« Au bout de ce chemin d'ivresse, est un abîme
« Que le bonheur nous cache. Il faut vivre éloignés !

— « Pourquoi parler de crime, ô ma craintive amante !

« Quand si courte sera la nuit qui nous enchante ?

« Entends-tu de l'oiseau frémir le cri d'amour ?

« Vois-tu sur l'horizon la lune aux clartés blanches,

« Dans une brume d'or, glisser entre les branches,

« Craignant d'être surprise, en ce bois, par le jour ?

« Entends-tu l'eau venir plaintive sur la grève ?

« L'étoile du berger à l'orient se lève

« Et blanchit lentement le voile de la nuit ;

« Au souffle qui renaît se relève la rose,

« Et la rosée au sein de chaque fleur dépose

« Une perle où déjà l'aube se mire et luit.

« Dans le monde de Dieu tout s'émeut et s'éveille,

« Et tout d'un même accord murmure à notre oreille :

« Aimez-vous, ces nuits-là sitôt doivent finir !

« Et tu parles de crime, ange innocent qu'envie

« Le ciel à notre terre !— Oh ! l'amour, c'est la vie ;

« L'amour, c'est mon espoir et c'est notre avenir !

« Si l'amour remuait dans ta belle âme émue
« Toutes les voluptés qu'en la mienne il remue !
« Si tu voyais le ciel dans un regard humain !
« Si pour ta passion, enivrante folie,
« Toute chaîne sacrée, ici-bas, qui nous lie,
« S'en allait comme une ombre au toucher de la main !

« Si tu n'avais d'espoir que dans l'âme choisie
« Qui sur toi secourrait et toute poésie,
« Et tout bonheur possible, et tout amour divin,
« En faisant sur ton front pâli mouvoir ses ailes !
« Si tu savais, — ô belle entre toutes les belles ! —
« Qu'aimer, c'est le bonheur, et que le reste est vain !

« O noble et calme amour ! Si tu voulais comprendre
« Un amour insensé ! si tu voulais descendre
« Avec la torche vive en mon désir profond,
« Tu verrais qu'à toi seule, enfant qu'un autre encense,
« S'en vont tous mes pensers, et que mon existence
« Est suspendue au bien que tes regards me font.

« Tu verrais que je t'aime, ô virginal rose
« Dont le chaste parfum me trouble, et dont je n'ose
« Approcher, — à la fois craintif et désireux ! —
« Sur moi penche, ô fleur pure ! et laisse ta rosée, —
« Puisque mon front tremblant et mon âme épuisée
« L'aspirent, — ta rosée, en pleurs, tomber sur eux.

• « Oh ! viens ! je ne mettrai sur ton front tiède encore
« De mes baisers, — ton front qu'un pudique effroi dore,
« Ni rameau d'oranger, ni jasmins odorants ;
« J'occuperai ma vie à tresser ta couronne
« D'amour, de poésie et de bonheur ! Personne
« Ne sait dans quels jardins, ces fleurs-là, je les prends !

• « Je crée, en mon désir, tout ce que me dérobe
« Ce voile frémissant et cette chaste robe ;
« Mon regard t'enveloppe, et rien n'est plus secret
« Pour lui sous ces longs plis qu'il dévore et qu'il brûle ;
« J'ouvre mes bras : — j'attends, dans mon espoir crédule,
« Que ton doux corps y tombe ! — à demain le regret.

« Demain ! La vie est longue, et s'il est vrai qu'il passe,
« Notre amour, comme tout en ce monde, et que, lasse
« Du bonheur, l'âme enfin se détourne de lui,
« Que ferions-nous après de tous nos jours ? Qu'importe
« Ce qui les remplira ? Pour l'âme noble et forte
« Les plus amers regrets valent mieux que l'ennui...

« Ton sourire, tes pleurs, tes regards, ta parole,
« Tout cela m'éblouit et rend mon âme folle !
« Je sens que je mourrai s'il faut nous séparer !
« Ton amour est ma vie et je n'en veux pas d'autre !
« Quelle heureuse existence égalerait la nôtre
« Si de tes blanches mains tu voulais la parer !

« Sois à moi ; je ferai sous tes pas une route
« Que de parfums divins, de fleurs, j'emplirai toute,
« Comme font ces enfants, pendant la Fête-Dieu,
« Qui couvrent les chemins avec de vertes palmes !
« Fais descendre du ciel tes pensers purs et calmes,
« Et, pour le bonheur même, aux rêves dis adieu.

« Sois à moi, je dirai, — quand la nuit, appuyée
« Sur ton balcon fleuri, la paupière mouillée,
« Tu rêveras, le cœur trop plein d'émotions, —
« Je dirai dans les bois aux oiseaux, au zéphire,
« De chanter ; je ferai, sur le lac où se mire
« Le firmament, passer de belles visions !

« Sois à moi, sur ton front plus blanc que leur corolle
« Je ferai balancer une fraîche coupole
« De larges daturas, mystérieuses fleurs
« Dont le parfum, secret tout le jour, ne s'exhale
« Que dans les nuits d'été, quand de leur urne pâle,
« Qui sous l'aile du vent penche, il tombe des pleurs.

« Je veux mêler mon âme et ma vie à la tienne ;
« Je veux que ton bras, blanc comme le lait, soutienne
« Ma tête, et que ton front se pose sur le mien,
« Et ton cœur sur mon cœur ! Oh ! je t'aime, cher ange.
« Je ne sais que cela : je t'aime ! — Je déränge
« Les projets de ce monde et brise son lien !

« Mais, puisque Dieu voulut que cet amour immense
« M'inondât tout entier comme un flot en démente ,
« Et n'a permis qu'à toi seule de me sauver,
« Sauve-moi ! Dans mon cœur viens abriter ta faute !
« Je suis digne de toi ! Jamais tête plus haute
« Devant les envieux ne pourra se lever !

« Le monde n'a pour moi qu'une femme ! Mes lèvres
« N'ont connu de baisers que ceux dont tu les sèves !
« J'avais foi dans l'amour et je n'en ai pas ri.
« Ce que les autres font nullement ne m'importe,
« Ce qu'ils disent non plus ! Je tiens close ma porte
« Lorsque la joie y frappe, et me sauve à son cri.

« Je n'ai d'autre désir que de passer les heures
« Que Dieu m'accordera près de toi. Si tu pleures,
« Plus tard, d'avoir lié ta vie à mon amour,
« De mourir, loin de toi, j'aurai l'affreux courage,
« Et de ta liberté, prochaine alors, l'image
« Me sourira peut-être au soir du dernier jour.

« Oh ! que vous êtes belle, et se peut-il qu'un homme
« Vous trouve, en ces chemins mortels, sans qu'il vous nomme
« D'un nom d'ange, et se mette à genoux pour prier ?
« Vous contemplez le ciel, sereine, en cette extase !
« Je vous contemple, moi ! Votre calme m'écrase !...
« Si d'un rêve divin j'allais vous éveiller !

« Oh ! que vous êtes belle et combien je vous aime !
« Je crois que c'est pour vous qu'au firmament Dieu sème
« Ses étoiles ; pour vous que ce monde est créé !
« Et quand je pense après que votre cœur me touche,
« Que mon front est baigné de l'air de votre bouche
« Et que votre corps tiède en mes bras est serré,

« Du ciel alors j'entends chanter les saintes harpes,
« Et les sistres d'or pur ; alors dans les écharpes
« De lumière et d'azur, voiles du séraphin,
« Je me sens emporté dans l'infini ; — la joie
« Fait dilater mon âme enivrée, et déploie,
« Devant elle, ses champs radieux et sans fin !



« Alors je suis puissant, superbe et plein d'audace...

« Mais vous vous détournez et mon bonheur s'efface,

« Je ne sais si je suis encore votre ami !... »

Il se tut, sans répondre, une bouche rosée
Sur la sienne s'était tout doucement posée ;
Elle y resta longtemps, tiède, ouverte à demi.

L'ange ému se souvint qu'il était une femme,
Et que, de sa prison d'argile humaine, l'âme
Qui s'élance ardemment vers l'idéal qui fuit,
Sent toujours dans son vol un poids qui la ramène
A ce centre immuable où la joie et la peine,
Incarnés dans nos cœurs, ont leur jour et leur nuit.

Il n'est pas de désir, si pur qu'on l'imagine,
Tout en ardeur discrète, en douceur enfantine,
Qui ne se lasse enfin de contemplation ;
Et, lorsqu'un amour vrai parle et qu'elle s'y fie,
La femme qui, sans peur, sans regret, sacrifie
Son avenir, — ne fait qu'une noble action.

Oh ! le premier amour ! la vierge qui l'inspire
A connu le bonheur quand près d'elle respire
Un cœur naïf et droit, à ce divin réveil !
Et plus heureux encore est l'homme qu'elle juge
Digne de lui donner, sur son cœur, un refuge
Contre le doux effroi qui rend son front vermeil.

Quand l'aube devint jour, et quand la blanche brume
Qui voilait l'horizon en longs flocons d'écume
Se dissipa, — devant un soleil d'or, nageant
Comme celle des flots, sous une ardente proue, —
Tristes dans leur bonheur, et des pleurs sur la joue,
Ils revinrent ensemble, à l'avenir songeant.

L'AVEU

I am cut off from the only world I know,
From light, and life, and love, in youth's sweet prime.

P. B. S.

C'était un soir sinistre, — oh ! cela ne s'oublie
Jamais, car il n'est pas de plus cruel tourment ! —
J'allai la voir après ma journée accomplie
Dans les transes d'un triste et long pressentiment.

Je me penchai sur elle, et, la gorge remplie
De pleurs que j'essayais d'étouffer vainement,
Je murmurai : « Mathilde, oh ! je vous en supplie,
« Dites s'il faut le croire ou si le monde ment ? »

Depuis qu'on ne parlait que de son mariage,
Je ne l'avais pas vue, et j'en voulais douter...
Mais elle, relevant le front, pour m'écouter,

L'esprit ailleurs, sans doute, — et sans voir mon visage
Plus pâle que le drap sous lequel je mourrai, —
Me dit d'une voix douce, en souriant : « C'est vrai. »

L'ADIEU A LA MARIÉE

Forget the dead, the past ? o yet
There are ghosts that may take revenge for it,
Memories that make the heart a tomb,
Regrets which glide through the spirit's gloom.

P. B. S.

I

Onde pure et limpide écumant sur la plage,
Source fraîche où Mathilde a baigné ses pieds blancs,
Montrez-moi de ses traits la gracieuse image,
Que je la voie encor, sous les rameaux tremblants,

Distraite, regarder de la vague mourante
Les festons gracieux sur le sable doré,
Et que je pose encor ma bouche qu'elle tente
Sur son front adoré.

Brise qui m'apportais ses douces harmonies
Et qui souvent, fidèle à mes désirs voilés,
Soulevais jusqu'à moi, sur tes ailes bénies,
De ses longs cheveux bruns les anneaux déroulés !
Brise qui murmurais sous les grandes charmillles,
Oh ! redis-moi tout bas ces chants tièdes d'amour, —
Ces chants qu'à dix-sept ans savent les jeunes filles, —
Qu'elle disait un jour.

Gazons qu'elle foulait dans sa marche pressée,
Bosquets dont son écharpe effleurait les rameaux,
Et toi qu'elle effeuillait, ô petite pensée !
Avez-vous de sa voix retenu quelques mots ?
Rose née à ses pieds et par elle cueillie,
C'est toi qu'elle baisait lorsque, venant s'asseoir

Sur la pierre du banc, pensive et recueillie,
Elle rêvait le soir.

O lis superbe et pur, qui sur ta tige penches,
Des baisers de la nuit encore frémissant !
C'est ton calice pâle et plein de larmes blanches
Que cherchait le matin son regard caressant.
Pour que je la revoie, — hirondelle envolée,
Qui, sans doute, jamais ne doit me revenir, —
Donnez-moi, je vous prie, ô fleurs de la vallée !
Chacune un souvenir.

O mousses des chemins ! ô roses parfumées !
O limpides ruisseaux ! ô joncs pleins de doux bruits !
O vents mélodieux ! ô charmillles aimées !
Vous avez les secrets de ses jours et ses nuits !
Parlez ! je comprendrai votre langue inconnue ;
Arbres, ruisseaux, et fleurs, et brises, parlez tous !
Que vous a-t-elle dit l'été qu'elle est venue
Vivre au milieu de vous ?

II

Le ruisseau frémissant rejeta son écume,
Qui, sur le sable, vint mourir
Comme un flocon de blanche plume
Que de l'aile du cygne enlève le zéphyr,
Et murmura tout bas sa plaintive parole,
Faible comme le bruit d'une abeille qui vole :

« L'oiseau s'est envolé,
« Et sans laisser sa trace...

« Le soir, quand sur moi passe,
« Passe le vent ailé,

« Il ride la surface
« De mon cristal troublé ;
« Mon rivage est sablé,
« Et sur lui tout s'efface
« Quand mon flot a coulé
« Sous la brise qui passe.

« Et, sans laisser de trace,
« L'oiseau s'est envolé. »

La charmille agita sa tête murmurante
Avec un bruit mélodieux,
Comme les soupirs d'une amante
Qui presse son amant à leurs premiers adieux !
Et le long bruissement des branches semblait dire
Ces mots tristes et doux comme des sons de lyre :

« Sous mon ombre autrefois
« Une femme est passée. »

« J'ai surpris sa pensée
« L'autre été, bien des fois,
« Quand, fraîche et cadencée,
« Au ciel montait sa voix ;
« Mais, loin de moi, chassée
« Depuis par les vents froids,
« Ma feuille au fond des bois
« A suivi sa pensée...

« Une femme est passée
« Sous mon ombre autrefois. »

Alors la tiède brise aux infidèles plaintes
Que l'on entend le soir pleurer
Dans les cyprès des tombes saintes,
Et sous les myrtes verts le matin murmurer,
Vint en jouant sur l'onde et semant dans la mousse
Des feuilles d'immortelle, et dit d'une voix douce :

« Le secret du matin
« Avant le soir s'oublie.

« Cette enfant, si jolie,
« Aux lèvres de satin,
« Par son amour pâlie,
« Et de larmes l'œil plein,
« Confiait sa folie
« A mon souffle incertain ;
« Mais on me dit en vain :
« Je suis triste, — et jolie.

« Avant le soir j'oublie
« Le secret du matin. »

Et les fleurs du vallon se courbèrent ensemble
Sous un souffle invisible et lourd,
Et, comme les feuilles du tremble,
Remplirent soudain l'air d'un frémissement sourd,

Et de toutes ces fleurs les notes envolées
Ne formèrent qu'un chant de mille voix mêlées :

« Quand revient le printemps,
« On fauche là prairie.

« Souvent sa main chérie,
« Dans ses jeux inconstants,
« Fit de l'herbe fleurie
« Des bouquets éclatants ;
« Mais l'herbe s'est flétrie
« Déjà depuis longtemps ;
« La saison des autans
« Chassa l'enfant chérie...

« On fauche la prairie
« Quand revient le printemps. »

III

Ainsi, partout l'oubli ! l'oubli, ce spectre immonde,
Qui, pour venir à nous, n'attend plus le tombeau,
Mais ravit sa victime, encor vivante, au monde,
Pendant le festin même éteignant le flambeau.

Ton front n'a pas senti le poids de cette année ;
Sans fatigue tes pieds ont fait ce long chemin ;
Ce temps ne t'a paru qu'une courte journée, —
L'espace qui sépare aujourd'hui de demain ; —

Eh bien ! depuis ce jour, quelques heures passées
Ont suffi, — tant est prompt, ô Mathilde ! à venir
L'oubli, qui flétrit tout avec ses mains glacées, —
Pour chasser de ces lieux jusqu'à ton souvenir !

Tes pieds ont imprimé leur trace fugitive
Sur ces gazons ; — ta bouche, une rose elle aussi,
A couvert de baisers ces roses ; — dans l'eau vive
Tu t'es baignée, — et rien ne le sait plus ici !

Et moi, tu m'as à peine, ô belle dédaigneuse !
A travers tes longs cils, un instant regardé,
Et cependant moi seul, dans la nature heureuse,
Moi, malheureux, de toi souvenir ai gardé !

Dans ces bois, quand je songe à mon ancienne amie,
Je sens que je suis seul à me la rappeler !
La souvenance, autour de moi, s'est endormie,
Et, sans trouver d'échos, mon âme va parler.

Réveille-toi, mon âme, et viens me parler d'elle !
Redis-moi ses serments et ses vœux ! redis-moi
Combien elle était bonne, — et combien elle est belle.

O mon âme ! réveille-toi.

IV

Le soir est doux, le soir d'une chaude journée,
Quand on voit chaque fleur, sous le soleil fanée,
S'ouvrir et s'enivrer des caresses du vent, —
Et, toute faible encor, sous son humide étreinte,
 Exhaler une plainte
Qui se perd dans le bois au feuillage mouvant.

Le soir est beau, jetant sur l'horizon immense
Ces nuages moirés que la brise balance
Comme des vaisseaux d'or sur le flot agité;
Messagers détachés des voûtes éternelles, —
 Ou bien reflet des ailes
Des anges qui s'en vont par cette immensité !

Le soir, c'est le moment où nos tristes pensées
Aiment à retourner vers les choses passées,
Chacune ramenant le souvenir d'un jour !
Je les vois, je les compte, et je pleure, et je doute...

O mon Dieu ! dans ma route
Combien de jours d'ennui pour une heure d'amour !

V

C'est cette heure d'amour, — phare isolé qui brille
Sur les flots menaçants, —
Que je veux rappeler à ton cœur, — jeune fille, —
Dans mes vers impuissants.

Si jamais cette page, à mes secrets ravie,
Tombe sous tes beaux yeux ;
Et si tu peux jamais épeler de ma vie
Cet instant radieux ;

Peut-être comprenant, sous son voile cachée
A tout regard humain,
Cette âme qui t'appelle et longtemps t'a cherchée
Et t'a trouvée en vain ;

Oh ! peut-être auras-tu, toi si douce et si bonne
(Si bonne en d'autres jours),
Un regret pour celui que ton cœur abandonne
Et qui t'aime toujours !

L'oublieuse, songeant à ma sombre fortune,
Peut-être sentira
Quelques larmes glisser sous sa paupière brune,
Et puis — tout s'oubliera ! —

Tout s'oublera ! Mon Dieu ! c'est un rêve coupable
Que vous pardonneriez !
Rêve inutile et vain qu'ont écrit sur le sable
Mes désirs éplorés !

C'est un rêve ! et pourtant quel fol amant serais-je.
Si tu pleurais sur moi !
Si le regret faisait battre en ton sein de neige
Ce cœur tout en émoi !

Si ton regard allait, à travers une larme,
Au temps, pour toi, si loin
Où de l'étrange amour qui me tue et me charme
Tu voulais prendre soin !

Si tu te souvenais, à l'heure où tout s'oublie,
D'avoir, un jour, jeté
Au pauvre mendiant d'amour, qui te supplie,
Un regard par bonté !...

Avec ce souvenir, sans plainte, j'irais vivre
Loin de toi, n'importe où !
N'est-ce pas, un amant qui de si peu s'enivre
Est bien sage, — ou bien fou ?

Il suffirait d'un pleur, ou d'un muet sourire,
Ou d'un mot décevant,
Pour effacer l'année où tu m'as fait maudire
La vie et toi souvent !

Oh ! vous ne savez pas, vous, reines de ces âmes,
Qui toujours seules vont,
Quand vous baissez sur nous vos grands yeux pleins de flammes,
Tout le bien qu'ils nous font !

Celle qui le saurait serait trois fois bénie !
Les anges n'ont pour eux
Nul bonheur comparable à la joie infinie
De faire des heureux !

Un soir, je m'en souviens, votre main s'est posée
Sur la mienne un instant...
Par hasard, — votre joue était tiède et rosée,
Votre cœur haletant.

Vous veniez de courir (ô grave mariée !
Ne vous en fâchez pas !),
Vous étiez donc sur moi doucement appuyée,
Et je vous dis, tout bas,

Des paroles qui n'ont fait naître que des peines ;
Mais comment empêcher,
Dans leur chaste printemps, nos âmes d'amour pleines,
Parfois de s'épancher ?

Et je vous dis ce qu'à nulle femme en ce monde
Jamais je n'avais dit !
Une amère douleur quand j'y songe m'inonde ;
Depuis, je suis maudit !

Et je vous ai maudit, démon aux yeux de flammes !

Fantôme que je voi,

De mes nuits éclairant les invisibles drames,

Voltiger devant moi,

Et d'ailes entourant vos humides épaules,

Descendre à mon chevet,

Pareil au sylphe bleu qui dans l'ombre des saules

De brouillard se revêt,

Et sur l'onde où reluit la lune aux lueurs blanches,

Le soir se balançant,

Par ses regards trompeurs, entraîne sous les branches

Au fleuve le passant.

• Vous m'avez entraîné dans d'affreuses tristesses,

Vous, faite pour charmer ;

Vous m'avez dégoûté de toutes les caresses,

Vous, faite pour aimer !...

Je vous aime toujours !... rapide passe l'heure

Où mon amour s'endort !

Jaloux, il se réveille, et plus sur lui je pleure,

Plus je sens qu'il est fort !

Puis le regret me prend d'aimer qui me dédaigne,

Hélas ! d'avoir été

Bon, confiant, sincère, — et mon pauvre cœur saigne,

Blessé par sa bonté !

Relève-toi plus grand par les peines souffertes,

Plus généreux, plus doux ;

Jeune chêne, dispute encor tes branches vertes

Aux épines du houx !

Relève vers le ciel, d'où tombe la rosée,

Tes rameaux fatigués,

Et laisse aller ta tête, un instant reposée,

Aux zéphyrus frais et gais !.....

Tu n'avais jamais eu, jeune fille, à te plaindre

De ton pauvre amoureux !.....

Ton dédain est cruel ! oh ! laisse-le s'éteindre

Dans tes yeux langoureux !

Rappelle-toi cette heure, île d'amour perdue

Sur la mer du passé,

Où ta voix, — douce voix si longtemps attendue, —

Dans l'espoir m'a bercé !...

Quand l'autan furieux fatigue sa colère

Sur la vague qui fuit,

Où jusques au nuage, en sa puissante serre,

La relève avec bruit ;

Quand l'ouragan tournoie, avec des cris de rage

Sur les chênes pleurants,

Et, sinistre faucheur, avec sa faux sauvage

Éclaircit leurs vieux rangs ; —

De dévastation la tempête affamée,
Et le cruel autan,
Sont meilleurs que l'oubli que dans une âme aimée
On trouve après un an !

La cendre de son cœur est le don que j'envie,
Puisqu'il n'y reste plus d'étincelle d'amour !
Il faut t'en contenter, pauvre âme inassouvie
Qui t'es donnée et sans retour !
Hélas ! le bonheur de ta vie
A tenu tout dans un seul jour !

VI

C'était un soir !—Mon Dieu ! comme la terre est triste !
Comme avec peine au mal, qui nous tente, on résiste ;
Comme on a le cœur faible et de crainte rempli,
Quand, où l'amour était, on retrouve l'oubli ! —

O souvenance, avec tant de joie accueillie
Au temps que tu portais l'espoir en lui venant !
Que tu sembles et morne, et méchante, et vieillie,
Messagère éternelle, à mon cœur, maintenant !

C'était un soir d'été, bercé de fraîches brises,
A l'heure où l'âme rêve à ces splendeurs promises,
A ces cieux étoilés, immenses, infinis,
A ces mondes sans nom d'où nous sommes bannis :



A l'heure où l'âme, enfin, s'ouvrant à l'espérance,
Croit étendre son aile en le divin milieu
Où l'ange du ciel plane, et sent que l'existence
Est un don pour lequel nous devons bénir Dieu.

Mon âme, ce soir-là, de la terre envolée,
Oubliant les ennuis de sa vie écoulée,
Dormait dans son amour comme l'oiseau lassé,
Sur l'aubépine en fleurs, dort, par le vent bercé.

On lui parlait d'amour. Oh ! comme tout enchante
Un rêveur ! — comme il voit le monde et l'avenir
A travers le bonheur, quand une voix touchante
Fait à son cœur ému de doux pensers venir !

Mathilde ! c'était toi, — c'était toi, chère amie, —
Qui me parlais, tandis que la lune endormie,
Comme un miroir d'argent suspendu dans l'éther,
Semblait, en se brisant, tomber sur le flot clair,

Et rejaillir sur toi de l'onde, en perles blanches !
Quelle ivresse ! Ta voix et son timbre enchanteur,
Mêlés à l'harmonie et de l'onde et des branches,
Comme une harpe, alors, faisaient vibrer mon cœur.

O Mathilde ! tes yeux, baignés d'humide flamme
Par mes yeux éblouis, allaient jusqu'à mon âme ;
Et, penchant ton cou blanc, — tu semblais, dans la nuit,
Un cygne qui s'endort sur le ruisseau qui fuit.

Ton épaule effleurait mes lèvres envieuses,
Et sur mon cœur, ton sein reposait sans effroi !...
Où vous retrouverai-je, ô mes heures joyeuses ?
Mon amour, mon espoir, mon bonheur, c'était toi !

O Mathilde ! cette heure est pour jamais finie !
Dis-moi : « Je m'en souviens ! » et tu seras bénie.
Évoque d'un seul mot tout mon bonheur passé ;
Fais que je le revoie, — amante au cœur glacé ! —

L'espace d'un éclair, fais que je le revoie :
Je t'en remercierai toute ma vie. Oh ! viens :
Donne à ton seul amant cette suprême joie ;
Sur le seuil de l'époux dis-moi : « Je m'en souviens ! »

VII

Et puis le souvenir qu'en ton cœur je réveille,
O Mathilde ! n'est rien qu'un chaste souvenir.
Son aveu peut monter à ta bouche vermeille
Sans la ternir.

C'est l'aveu d'un baiser sur tes lèvres bénies,
Un baiser qui joignit nos âmes un moment.
Dans le même bonheur elles étaient unies,
Et nos deux cœurs battaient du même mouvement !

Il faut vous dire adieu, beaux soirs baignés de joie,
Comme est baigné d'eau vive un sauleau front mouvant
Qui tout échevelé sur le ruisseau se ploie, —
Quand vient le vent.

Il faut vous dire adieu, jours de bonheur céleste
Que je rêvais si longs et qui fûtes si courts !
Il faut, même à l'espoir, dernier ami qui reste
Auprès du malheureux, dire adieu pour toujours !

Adieu, fragile espoir; emporte sur ton aile
Jusques au souvenir d'un bonheur passager.
Il faut qu'elle entre pure et calme, autant que belle,
Chez l'étranger ;

Et de ses jours passés dédaignant le cortège,
Qu'elle jette l'oubli comme un voile dessus,
Car elle a maintenant un bras qui la protège ;
D'un autre cœur, demain, ses désirs seront sus.

Il faut lui dire adieu sans arrière-pensée,
A cet espoir, ce rêve éphémère et divin !
Pour ranimer le feu, sur la cendre glacée
On souffle en vain !

VIII

D'ailleurs elle est heureuse, et si jamais la plainte
Qu'exhale ma douleur montait jusqu'à ses pieds,
Elle pourrait, — pareille au glas des morts qui tinte
Un soir de bal, — troubler ses regards épiés.

Elle a des soirs brillants où son âme s'élève,
Dédaigneuse du monde, aux enivrants bonheurs
Que nous avons cherchés sous les voiles d'un rêve
Et dont l'espoir faisait bondir nos jeunes cœurs ;

Et bientôt elle aura des nuits d'amour plus douces
Que celles qu'autrefois nous rêvâmes ici,
Entourés des senteurs de la menthe et des mousses,
Sous ces astres muets, au rayon adouci.

Demandez à l'oiseau qui vers le ciel s'élance
Joyeux et se baignant dans les feux du soleil,
S'il songe au buisson vert où dans ses jours d'enfance
Il venait se poser et chanter au réveil !

Elle est heureuse ! Hélas ! le bonheur est bien rare,
Madame ; il ne faut pas de ce vase rempli
Perdre une seule goutte ; il faut en être avare !
Gardez-le, ce bonheur, même au prix de l'oubli.

Mais permettez au moins qu'une bouche amoureuse
Qui longtemps murmura des paroles de feu,
Pour la dernière fois, à votre âme oublieuse,
Dise ce dernier mot si froid, si triste : Adieu !

IX

Il faut me taire enfin ! J'étouffe avec ma plainte
Un regret trop amer à mes lèvres monté.
Je ne veux plus parler d'amour ; — cette enfant sainte
Et chaste, que j'aimais, sans regret m'a quitté !

Ah ! si j'avais laissé sur cette page émue
Couler la passion qui soulève mon sein,
Et des douleurs qu'en moi ce jour cruel remue
S'abattre tout l'essaim ;

A l'heure où c'est la voix d'un autre qu'elle écoute,
Si j'avais évoqué le spectre d'un serment,
En le reconnaissant elle eût frémi sans doute...
Mais pourquoi la troubler dans son enivrement ?

Je suis plein de pitié pour vous, ô chère dame !
Je ne le dirai pas, ce mot qui me transit ;
Je vous ai respectée, et, contenant la flamme
De mon cœur, j'ai conduit à son but mon récit.

J'ose à peine aujourd'hui dire que je vous aime
Encor ; — mais ce n'est plus de l'amour d'autrefois.
Eh ! qu'importe d'ailleurs ? Vous n'y songez, je crois.
Maintenant que bien peu, si vous y songez même.

Malgré moi je m'attache à ces feuillets glacés,
Et, sentant se rouvrir ma profonde blessure,
J'ai peur d'être cruel, et cependant je sais
Que je ne vous dirai que la vérité pure.

X

Vous m'avez à vos pieds tenu longtemps charmé,
Et fausse est votre bouche,
Et vos yeux sont menteurs si vous n'avez aimé
Que l'homme heureux qui doit partager votre couche.

Un mensonge peut-il sur un front jeune et pur
Demeurer si longtemps? Je n'ose pas le croire!
Non, — vous m'avez aimé; le plaisir, j'en suis sûr,
Vous a fait perdre la mémoire.

Vos paroles d'alors disaient la vérité;
Mais je m'en souviens seul, et vous serez sa femme.
Qu'il ait donc votre corps et sa virginité!
Il n'aura pas celle de l'âme.

DERNIER VOËU

What was the feeling that too soon came o'er thee?
Weariness ever that feeling must be.

L.

La vierge que j'aimais, hier s'est mariée.
On dit qu'elle a pleuré, pauvre enfant ! en passant
A son doigt qui tremblait une bague, et ployée
La nuit, devant l'autel, qu'elle eut froid dans le sang.

Longtemps elle a pleuré, disent-ils. — Pleurait-elle
Par regret d'autrefois, ou peur de l'avenir?...
Et cependant, le soir, gaie, enjouée et belle,
Sans crainte elle entendait, au bal, minuit venir.

J'aurais voulu la voir à cette heure suprême
Où, sur les jours passés jetant un long regard,
On se dit : L'avenir voilé que ce soir j'aime,
Demain peut sembler triste, et ce sera trop tard !

J'aurais voulu la voir à cette heure de doute
Où toute jeune fille est frémissante, au bruit
De ces désirs secrets qu'une âme chaste écoute,
Tout étonnée, au seuil de la première nuit.

Elle a pleuré tout bas, pleuré longtemps ! Oh ! comme
Les perles de la mer devaient briller ses pleurs !
Il a dû bénir Dieu, mon cher ange, cet homme
Qui les a bus, la nuit, sur tes froides couleurs !

O fleur de mon printemps, parfum de ma jeunesse,
Sourire de ma vie, hélas ! j'ai tout perdu !
Mais sois heureuse, toi ! — J'aurai moins de tristesse,
Si le vœu que je fais du ciel est entendu.

Jeune fille d'hier, — maintenant jeune femme, —
Je voudrais t'envier autant que je t'aimais !
Pour ton bonheur je prie, et du fond de mon âme,
Je dis : « Oh ! puisses-tu ne pleurer plus jamais ! »

EPILOGUE

Nay, if you read this line, remember not
The hand that writ it, for I love you so
That I, in your sweet thoughts, would be forgot,
If thinking on me then should make your wo.

S.

Elle avait dix-sept ans, je n'avais pas son âge ;
L'espoir nous souriait comme un jour de congé.
Mon cœur s'est enivré de son premier breuvage ;
Je pris pour de l'amour un baiser échangé.

Nous avons vu, depuis, dix-sept autres années
Passer, — pesant sur nous du poids de leur ennui. —
Au gouffre de l'oubli, par le temps entraînées,
Nos amours d'autrefois sont un rêve aujourd'hui.

Parfois je la rencontre au détour d'une rue,
Nous nous serrons la main comme de vieux amis.
Jamais, en le troublant, elle n'est apparue
A mon cœur, sans retour à son destin soumis.

Charmante et gracieuse, aux mères de famille
Elle paraît encore une enfant, et pourtant
Elle parle déjà de marier sa fille,
Et sa fille déjà rougit en l'écoutant.

De mon premier amour le souvenir qui reste
Est un élan d'espoir, puis un cri de douleur;
La blessure a guéri, sous un regard céleste! —
Un fantôme d'amante est devenu ma sœur.

ANDRÉE

1853

Amor ch'a nullo amato amar perdona,
Mi prese del costui piacer sì forte
Che come vedi ancor non m'abbandona.

D. A.

I

Ces pages que l'amour, pour vous seule, a dictées,
Oh ! laissez-moi vous les offrir !
Gardez ces pâles fleurs, de larmes humectées, —
Roses des champs, — que votre haleine a fait ouvrir.

Sur le chemin rempli de tristesses sans nombre
Où je marchais, — le front courbé par mes ennuis, —
Longtemps le ciel fut morne et sombre,
Et vous êtes l'étoile apparue à mes nuits.

Vous m'avez dit : « Je viens pour consoler votre âme,
« Sans attendre une amante, acceptez une sœur :
« L'amante offre des nuits qu'un trouble étrange enflamme.
« L'autre, des jours pleins de douceur. »

Hélas! vos blanches mains, pour calmer ce front blême,
Peut-être l'ont bercé trop près de votre cœur!...
Toujours est-il que je vous aime
Déjà plus que René lui-même
N'aimait Amélie, — ô ma sœur !

II

Le bonheur est venu reposer sur ma tête

Son vol capricieux et mêle un jour de fête

Aux jours d'ennui.

Mais il aime souvent à changer de demeure ;

Mon âme, éveille-toi ; — peut-être avant une heure

Il aura fui !

Et l'âme radieuse alors s'est éveillée,
Comme un oiseau craintif, dormant sous la feuillée,
S'éveille au jour.

Et la voilà, pareille à l'oiseau, qui déploie
Ses deux ailes au vent, et qui, folle de joie,
Chante l'amour !

Voyez comme elle vole et jamais ne se pose,
Buvant les gouttes d'eau sur les feuilles de rose,
Brisant les fleurs ;
Voyez comme elle étend, dans l'air, ses ailes blanches.
Ou fait de la rosée, en secouant les branches,
Tomber les pleurs.

Il ne faut pas qu'à vivre ainsi tu t'habitues,
Car tes ailes demain, par l'ouragan battues,
Faibles seront. —
Les plus tièdes matins ont des soirs pleins d'orages,
Et bientôt les zéphyr, chère âme, en vents sauvages
Se changeront !

III

Loin des regards jaloux, seule dans votre chambre.

Quand de votre front pur, le soir, vous écartez

Vos cheveux opulents, fins et blonds comme l'ambre,

Vous y trouvez déjà quelques fils argentés...

Alors un mouvement de vague inquiétude
Dans son adroit travail arrête votre main.
Les souvenirs vous font comme une solitude
Où le rêve vous berce après un long chemin.

Sur vos doigts délicats vous comptez les années...
Combien de jours heureux trouvez-vous en rêvant?
Combien dans ce bouquet, parmi les fleurs fanées,
En reste-t-il encor dont l'éclat soit vivant?

Combien d'illusions éphémères, froissées
Par cette froide main de la réalité?
Combien d'espoirs chéris envolés en pensées,
Comme les pleurs de l'aube au soleil de l'été?

Combien de rêves d'or qui n'ont duré qu'une heure,
Et vous ont, en partant, laissé de longs regrets?
L'âme qui se souvient du passé, bientôt pleure...
Oh ! que ces fils d'argent trahissent de secrets!

Bleu comme un ciel d'hiver à sa première étoile,
Votre œil, à cet ami trop cruel, — ce miroir, —
Reproche sa franchise, et de larmes se voile
Devant ces doux cheveux pour ne plus les revoir !

.

Vos larmes ont séché. Votre tête pâlie
Lentement se relève, et comme un rayon pur,
Quand l'orage a passé, de la mélancolie
Le nuage s'entr'ouvre et laisse voir l'azur.

Et le miroir bruni par votre tiède haleine
S'éclaire doucement, et vous vous revoyez.
Au muet confident vous répondez à peine
D'abord ; — mais il vous tente, et vous lui souriez

Les perles du sourire illuminent sa glace,
Et de vos yeux mourants un éclair langoureux
Traverse le brouillard de vos rêves, et chasse,
Bien loin de vous, l'essaim des regrets douloureux.

Sur le calme horizon où votre regard plonge,
Il vous semble revoir l'aurore du bonheur !
Et tout bas vous sentez, comme au réveil d'un songe,
Sous votre blanche main, battre encor votre cœur.

IV

Hæc locutus sum vobis, ut gaudium meum
in vobis sit.

Sr. J.

Oui, je vous aimerai comme une douce amie,
Oui, je vous aimerai comme une chère sœur !
Et je ne veux parler qu'à cette âme endormie
Pour qui la vie était sans joie et sans douceur.

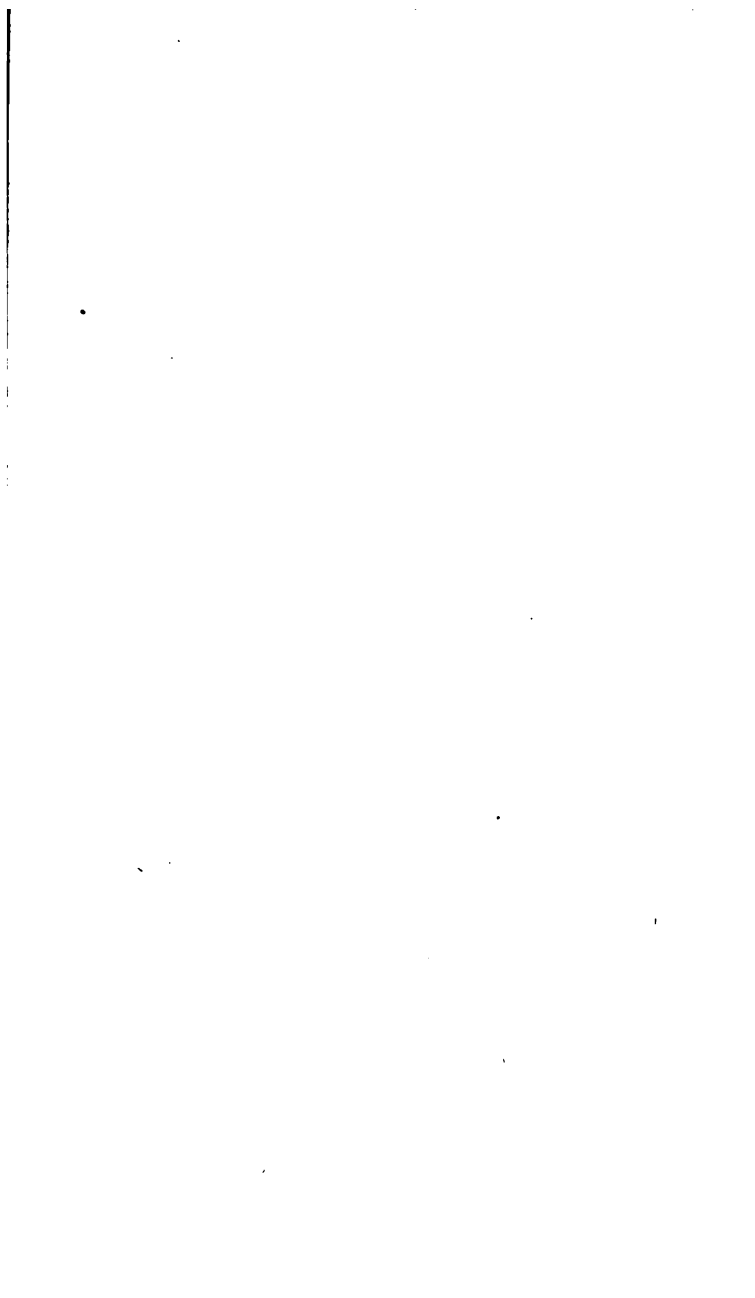
Du sommeil qui pesait sur elle réveillée,
Je veux qu'elle se donne, et tout entière, à moi !
De tout ce qui périt je la veux déliée
Et dans mon seul amour mettant toute sa foi !

Je la veux comme Dieu l'envoya sur la terre,
Quand sous l'œil maternel elle a ri dans vos yeux
Pour la première fois ! quand tout était mystère
Pour elle, qui venait de descendre des cieux !

Enfant ! je veux pour moi qu'elle renaisse et vive !
Dans le monde je veux lui tracer un chemin
Qu'elle suivra sans crainte, enivrée et pensive,
Presque heureuse aujourd'hui, tout heureuse demain.

Si les lèvres un jour, comme l'âme altérées,
Veulent dans la même onde étancher leurs ardeurs,
Si de cette union de flammes épurées
Une étincelle tombe, en brûlant, sur nos cœurs,

Vous me direz tout bas, de cette voix touchante
Qui m'a fait tressaillir, moi qui me croyais mort :
« Je voudrais être aimée aussi comme une amante ! »
Et me tendrez la main franchement, sans remord.



V

Chère malade, au pied de votre lit
J'aurais voulu rester jusqu'à l'aurore
Pour contempler ces grands yeux que j'adore,
Ces grands yeux bleus où tant d'amour se lit !

Ou bien, pressant entre mes mains la vôtre,
Compter tout bas ces instants qui seront
Tant regrettés, et ne s'effaceront
Jamais, plus tard, ni d'un cœur, ni de l'autre.

J'aurais voulu longtemps, seul avec vous,
Vous inspirant un abandon sans crainte,
Pour un baiser sur votre bouche sainte,
Passer la nuit en priant, à genoux.

VI

..... Nessun maggior dolore
Que ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.

D. A.

Vous ne la saviez pas, la date d'aujourd'hui,
Lorsque vous m'avez dit: « Qu'est-ce qui vous attriste ? »
Ah ! quand revient ce jour, vainement je résiste
Au morne désespoir qui succède à l'ennui !

Pourtant, depuis l'année où le bonheur m'a fui,
C'est la première fois qu'un tendre cœur assiste
Le mien, pour traverser cette heure, la plus triste
Après avoir été la plus belle pour lui !

O vous qui du passé ne serez pas jalouse,
Vous qui m'avez aimé parce que je souffrais,
Vous me pardonneriez ces douloureux regrets !

Et de mon âme, — ô vous, mystérieuse épouse ! —
Vous sécherez les pleurs sans lui faire oublier
Celle dont la mort seule a pu la délier !

VII

Encore un jour, et puis le monde vous réclame!

Nous serons séparés pour ne plus nous revoir.

La blessure est profonde, et cependant, madame,

En songeant à la main qui l'a faite, — ce soir

Je n'ai que le regret de ne pouvoir y mettre
Mes lèvres, en disant : « O cruelle ! merci.
« Frappez encor, frappez si vous voulez permettre
« Que j'embrasse ardemment la main qui blesse ainsi !

Mais non, vous m'évitez ! Je n'aurai pas une heure
Peut-être, dans ma vie entière, à vous parler
De cette passion qui m'étouffe, et je pleure
Près de vous, quand un mot pourrait me consoler.

Vous me craignez ! Pourtant j'avais fait la promesse
De toujours me soumettre à votre volonté !
Le beau rêve finit sans que votre tendresse
Ait essayé d'en faire une réalité !

VIII

Vous m'écrirez, — si vos lèvres craintives
N'ont point osé le dire, enfant chéri !
Dans vos yeux bleus et sur les roses vives
De votre joue, un aveu m'a souri.



Vous m'écrirez, — chaque soir je veux lire
Tous les pensers de ce cœur ingénu.
Il est à moi, quand tout bas il soupire,
Je suis jaloux de son rêve inconnu.

Quel songe heureux, votre main blanche et fine
Sur le papier, le soir, aura fixé
En dévoilant de votre âme divine
Chaque désir par un autre effacé.

Sur le rivage ainsi meurent les vagues,
Chacune avec un doux gémissément.
Prenez au vol toutes ces choses vagues
Flottant dans l'air comme un essaim charmant.

Dans les grands bois vos molles rêveries
Quand la nuit tombe et que le vent se tait;
Et vos espoirs, et vos gâtés chéries,
Vos souvenirs et votre long regret.

Oui, le regret, quand nous aurons le monde
Entre nous deux qui nous séparera,
D'avoir laissé s'enfuir, ô chère blonde !
L'occasion, — qui plus ne reviendra ! —

Oui, le regret d'avoir prêté l'oreille
A la raison, envieuse du cœur,
Quand votre vie, à la mienne pareille,
De l'amour seul attendait le bonheur.

Oui, le regret, dont plus rien ne délivre,
D'avoir éteint un espoir sans pitié,
Quand le remords au moins aurait fait vivre
Deux âmes sœurs, le portant de moitié.

Quand c'eût été, — dans l'absence où l'on pleure, —
Le feu du ciel sur nos lèvres resté,
Toute la vie étreinte dans une heure,
Un souvenir jusqu'à l'éternité !



IX

Je me suis accoudé ce soir à ma fenêtre
Pour écouter le vent pleurer dans les cyprès,
Et voir les diamants de la nuit apparaître
Sous ses longs voiles noirs, et disparaître après.

Les nuages, pareils à des troupeaux sans maître,
Se roulaient dans le ciel ; tantôt serrés de près
Et tantôt dispersés, ils semblaient toujours être
Chassés par un orage aux sinistres apprêts.

La nature était triste ; ainsi que le malade
Qui ne sommeille plus et dans son lit maussade,
S'agite vainement, — elle se lamentait !

Et je ne sais pourquoi j'étais navré moi-même,
Croyant que la nuée en passant m'apportait
Les soupirs échappés à des lèvres que j'aime !

X

NOTRE LAC

Nuestras vidas son los rios
Que van a dar en la mar
Que es el morir.

G. M.

I

Parmi les bruits du soir, au salon où l'on danse,
Entre deux tours de valse, entre deux compliments,
Vous avez écouté, je crois, par complaisance
Un chanteur langoureux, pendant quelques moments.

Il vous a dit, avec le ton de circonstance,
Les vers mélodieux du plus froid des amants,
Et votre jeune cœur dans sa chaste ignorance
A cru qu'ainsi l'amour parlait de ses tourments.

Non. La passion vraie a des accents plus mâles !
Comme aux gémissements du vent, dans ces nuits pâles
Où la lune décline et se voile à moitié,

Toute douleur secrète à sa voix se ravive,
Et quand, jusqu'aux heureux de ce monde, elle arrive,
Loin de leur sembler douce, elle leur fait pitié.

II

Vous m'avez demandé comme un souvenir tendre
Des vers sur notre lac, ce petit coin de mer
Où les crabes errants pouvaient seuls nous entendre,
Où se mêlaient nos pleurs tombés au flot amer.

Ah ! je voudrais pouvoir, d'une main délicate,
Ciseler une strophe et d'amour la remplir...
Je ne puis ; le parfum fait que la strophe éclate !
Le parfum, c'est mon cœur qui vient de tressaillir !

Sur mon chemin, pourquoi Dieu vous a-t-il placée ?
J'avais depuis longtemps dans les plis du linceul
Enseveli mon cœur ! — Ombre inerte et glacée
Au milieu des vivants, mon corps demeurerait seul !

Mais vous, — comme Jésus ressuscitant Lazare, —
Des limbes de la mort vous avez retiré
Ce cœur que vous avez, dans votre joie avare,
Retenu sur le vôtre et d'amour entouré !

Le berçant tout un jour entre vos mains pieuses
Et sous vos tièdes pleurs qui tombaient lentement
Sur lui, comme un parfum aux gouttes précieuses,
Vous avez ranimé le cœur de votre amant !

Et puis l'heure est venue, et sans se faire attendre ! —
Où tout finit ! Et l'ombre a couvert l'horizon.
Les yeux se sont voilés, et les mains pour se prendre
Ont tremblé ! Les baisers brûlaient comme un poison,

Triste et suprême adieu ! De ses voiles funèbres
Pourquoi donc avez-vous retiré ce cœur mort ?
Vous l'avez fait revivre, et seul, dans les ténèbres,
Vous ne le pouvez plus délaisser sans remord.

Vous me dites : « Va-t'en ! je t'ai rendu la vie,
« Vis seul et nourris-toi de mon doux souvenir !
« Songe à ces jours passés que le monde t'envie
« Mais cesse d'espérer qu'ils puissent revenir.

« Je t'ai fait entrevoir dans mon plus frais sourire
« Un bonheur que le ciel cache aux regards humains,
« Et, te berçant au bruit d'un cœur pur qui soupire,
« A tes lèvres en feu j'ai livré mes deux mains.

« Dans toute la splendeur de ma beauté céleste
« Je n'ai parlé qu'à toi ! C'est toi seul que j'aimais !
« Et si tu m'as perdue un souvenir te reste,
« Qui, pour te consoler, doit suffire à jamais ! »

Ainsi vous dites ; mais celui qui vous écoute
Est resté fou d'avoir entrevu le bonheur.
Cette coupe le tente, il veut l'épuiser toute,
Dût-il au fond trouver une amère douleur !

Oh ! pour moi la douleur est une vieille amie,
Et je l'accueillerai d'un regard indulgent,
Le jour que dans l'oubli votre amour endormie
Rougira du passé peut-être en y songeant.

Moi, je n'oublierai pas. De cruelles épreuves,
Jeune encor, m'ont appris à supporter le mal. —
J'espérais pour toujours unir deux âmes veuves
Du bonheur de ce monde, en un monde idéal !.

J'espérais traverser le temps que Dieu nous laisse
A vivre, en nous tenant, tous les deux par la main,
Mais déjà votre cœur se sent pris de faiblesse,
Et, dès le premier jour, il craint le lendemain.

III

Notre lac regretté, c'était la mer immense
Qui scintillait aux feux d'un soleil éclatant !
Tantôt calme et limpide et tantôt en démente,
Et rongant les rochers ! — Toujours belle pourtant.

Qui mollement d'abord sur ses vagues balance
Tous ces hardis vaisseaux pavoisés en partant,
Et qui les brisera demain, dans le silence
Des sombres profondeurs, la nuit, les emportant.

Mais la mer, ce jour-là, perfide enchanteresse,
Baisant vos petits pieds, sur le sable argenté
Leur jetait son écume ainsi qu'une caresse ;

Le ciel resplendissait, plein de sérénité,
Et vos yeux bleus, baignés de larmes de tendresse,
Me disaient que l'amour dure l'éternité !

XI

La raison ne connaît pas les intérêts du cœur.

V.

Votre raison est une froide dame,
Qui marche droit dans ses roides atours ;
Elle est très-digne et très-fièrè toujours,
Et parle bien, — mais il lui manque une âme.

Elle se plaît, — en de calmes séjours, —
A réfléchir sur l'avenir, et blâme
Un pauvre cœur tout naïf, qui s'enflamme
Au souvenir de ses chastes amours.

Si, pour un jour, elle permet encore
Un long regard sur les bonheurs passés,
Demain, sans doute, elle dira : « Cessez ! »

Vous lutterez, mais en vain. Elle dore
De mots trompeurs ses plus cruels arrêts !
Vous n'en saurez l'amertume qu'après.

XII

La harmonica del sangre.

C.

La passion qui me trouble et me lie,
Quoi qu'il arrive, à vous jusqu'à la mort,
A la raison soumise avec effort,
Se changerait toute en mélancolie !

Ah ! je vous aime, et je me sens si fort
Avec l'amour dont mon âme est remplie,
Que je me crois votre égal, et j'oublie
Qu'un pauvre esclave est fait pour avoir tort.

Suis-je un ingrat ? La main qui me repousse
En frémissant, est si blanche et si douce,
Que je voudrais à genoux la baiser !

Il est trop tard ! Vous avez, — imprudente ! —
Dans mes désirs, porté la torche ardente ;
Vous ne pourrez jamais les apaiser !

XIII

**Pourquoi tel que je suis ne pas vouloir me prendre ?
J'aimais, je vous l'ai dit trop tôt, trop franchement;
A d'aimables détours je n'ai pas su descendre.
Madame, excusez-moi, j'aime si rarement !**

J'ai la tête un peu dure et n'ai pas le cœur tendre.
Ces défauts, j'en ai peur, feront votre tourment.
Mais vos yeux enflammés mettraient ce cœur en cendre,
Et vous sauriez vous faire obéir en m'aimant.

Non, — vous demandez plus. Vous voulez que je change,
Et, quand je serai calme, obéissant, soumis,
Alors vous m'aimerez — comme un de vos amis.

Je vous ferai des vers pour vous nommer : « Cher ange ! »
Et vous y répondrez sans crainte et sans danger.
Nous serons très-heureux ; — mais je ne puis changer.

XIV

Puisque vous le voulez, madame, pour vous plaire,
Je ne parlerai plus de mon amour. Pourtant
Des pensers de mon cœur c'était le but constant.
Il pensera toujours, mais il saura se taire !

De quoi vous parlerai-je ! Ah ! si je savais faire
Ces phrases qu'on retient vite, en les écoutant,
Qui, sans rien compromettre, en savent dire tant,
Et de tout séducteur sont, n'importe où, l'affaire,

Avec cet esprit-là, je ferais un recueil
Qui serait très-goutté des jeunes demoiselles
Qui n'ont pas d'amoureux rimant encor pour elles ;

Mais je ne puis ! ma muse a des habits de deuil,
Et ne vient, en m'ouvrant ses bras veinés d'opale,
Que les nuits où les pleurs ont rendu mon front pâle.

XV

*Felix qui non habuit animi sui tristitiam,
et non excidit a spe sua.*

E.

**Pourquoi donc suis-je triste après cette journée
Que je désirais tant et qu'elle m'a donnée ?
Jusqu'au bonheur, tout est mauvais
Pour l'âme au désespoir, après abandonnée !**

Je la quitte en pleurant, sans savoir où je vais,
Et je n'ai rapporté qu'une gerbe fanée
Des prés heureux de Saint-Gervais.

Pourtant je l'ai revue après un mois d'absence,
Ma pâle bien-aimée, et j'ai baisé ses mains!
Nous avons oublié la commune souffrance
Pendant l'heure où le ciel a mêlé nos chemins.

Que cette heure fut courte et que la joie est rare!
Ce rayon lumineux, traversant nos ennuis,
Nous a trop bien montré tout ce qui nous sépare.
Plus noires, aux lueurs de l'éclair, sont les nuits.

Ah! nous avons compris qu'un amour impossible
Nous portait l'un vers l'autre, et que, pour nous unir,
Il faudrait nous jeter dans l'abîme terrible
Sur lequel la raison cherche à nous retenir.

Insoucieux pourtant des souffrances prochaines,
Je lui tendais les bras en l'appelant à moi.
Je troublais, sans pitié, par des paroles pleines
De larmes et d'ardeur, son cœur tout en émoi.

Ces fleurs, qui, sur le bord de l'abîme poussées,
Semblent aux imprudents les plus belles toujours,
Jetaient, comme un parfum, d'enivrantes pensées
A nos âmes déjà folles de leurs amours !

Elle me résistait dans un effort suprême,
Implorant ma pitié de ses longs regards bleus !
Sa voix disait : « Fuyez ! » et son regard : « Je t'aime ! »
Mais un spectre est venu s'asseoir entre nous deux.

Et, de ses doigts glacés, il a défait l'étreinte
De nos tremblantes mains ; — avec son blanc linceul,
Des yeux de l'ange il a voilé la flamme sainte,
Et, parmi les vivants, il m'a renvoyé seul.

Alors, je me suis mis à genoux sur la route;
J'ai regardé le ciel, — il était souriant!...
Les nuages flottaient sous l'éternelle voûte
Comme de longs rideaux au vent de l'Orient.

Les rayons du soleil scintillaient sur le faite
Des peupliers, toujours joyeux et frémissants;
Les chanvres ondoyaient, et des chansons de fête
Disaient aux bois voisins la gaité des passants.

Les pâtres, ramenant leurs troupeaux de la plaine,
Sifflaient ces vieux refrains dont parfois un lambeau,
Tout à coup entendu dans un moment de peine,
Fait tressaillir nos jours heureux sous leur tombeau.

Le fleuve serpentait lentement sur le sable,
Et les petits oiseaux de cris remplissaient l'air.
Et toi, tu n'emportais, ô cœur inguérissable!
Du bonheur entrevu que le regret amer.

Pourquoi donc suis-je triste après cette journée
Que je désirais tant et qu'elle m'a donnée?

Jusqu'au bonheur, tout est mauvais
Pour l'âme au désespoir, après abandonnée !
Je la quitte en pleurant, sans savoir où je vais,
Et je n'ai rapporté qu'une gerbe fanée
Des prés heureux de Saint-Gervais.

XVI

**Pour la première fois, lorsque je vous ai dit
En face de la mer : « Madame, je vous aime ! »
Vos yeux, d'un bleu plus doux que celui du ciel même,
Se sont voilés de pleurs. J'en fus tout interdit.**

Un long silence au cri de mon cœur répondit.
Sur votre blanche main votre front triste et blême
Restait longtemps penché, puis un effort suprême
Vous arracha ces mots : « Amour ! amour maudit ! »

Et, comme je n'osais, chère enfant ! vous comprendre,
Vous m'avez pris les mains et dit d'une voix tendre :
« Aussi moi je vous aime, et c'est notre malheur ! »

Elles n'ont pas menti, ces paroles cruelles !
L'amour nous a créé des souffrances nouvelles
Depuis lors, tous les jours, — parce qu'il vous fait peur.

XVII

Amie aux regards bleus pleins de mélancolie,
N'avez-vous pas compris que le doux sentiment
Qui depuis un été l'un à l'autre nous lie
Devait vivre dans l'ombre et le recueillement?

Puisque, abusant des droits qu'une femme jolie
A sur un faible cœur qui l'aime tendrement,
Vous voulez, à trente ans, faire cette folie
De changer pour toujours, en ami, votre amant,

Faites-lui croire au moins, pour qu'il vous obéisse,
Que vous lui garderez toute votre amitié ;
Ne mettez pas un autre avec lui de moitié ;

Ou, s'il doit se plier à ce cruel caprice,
Laissez-lui donc l'espoir, pour tromper son ennui,
Qu'un petit coin du cœur ne sera que pour lui.

XVIII

O, woe is me!

To have seen what I have seen, seen what I see!

S.

Étouffe, ô cœur blessé ! l'amour qu'elle dédaigne,
Et de tes vains désirs fais taire le transport !
Pour les indifférents, des maux soufferts à tort
Que tes larmes au moins ne servent pas d'enseigne.

Ceux-là pleurent tout haut qui veulent qu'on les plaigne ;
Qu'importe la pitié des autres ? Fais le mort,
Et ne l'attriste plus en battant vite et fort,
Surtout cache-lui bien ta blessure qui saigne !

Quand tu la reverras après ces tristes jours,
Tâche de lui paraître heureux, pour qu'elle croie
Que la froide amitié remplace tes amours ,

Et ne lui dis jamais quelle onde amère noie,
Pendant tes nuits, ces feux qui renaissent toujours
De leur cendre brûlante ! Oh ! respecte sa joie !

XIX

La misère est partout, et ce monde en déborde.

E. G.

Il pleut, un vent glacé sous les grands chênes brame,
Et, dans ma cheminée avec bruit s'engouffrant,
De mon foyer désert vient tourmenter la flamme.
Il est nuit, je suis seul, et mon cœur est souffrant.

Je songe au pèlerin par la tempête errant ;
Au pauvre voyageur, sans abri, qui réclame
Un lit de paille, au coin de l'étable, en pleurant,
Et s'éloigne, chassé par un frère sans âme.

Et je me dis : Lequel est le plus malheureux,
L'homme qui, nuit et jour, par des chemins affreux
D'un morceau de pain noir va mendier les restes,

Ou celui qui, longtemps par son amour leurré,
Croit que l'espoir sourit à ses rêves célestes,
Et trouve le dédain dans un cœur adoré ?

HEURES DE FIÈVRE

Mis-shapen chaos of well seeming forms!
Feather of lead, bright smoke, cold fire, sick health!
Still-waking sleep, that is not what it is!
This love feel I, that feel no love in this.

S.

HEURES DE FIÈVRE

La sirène en nageant, comme la salamandre
Qui traverse la flamme, a des charmes vainqueurs ;
Dans leurs filets cruels, toutes deux savent prendre
Les amours et les cœurs !

Oui, j'en ai souvenir de ces heures divines,
Où, joyeuse de vivre, elle valsait le soir,
Quand je voyais s'ouvrir ses lèvres purpurines
De fatigue, et briller ses yeux pâles d'espoir ;

Oui, j'en ai souvenir de la grande mer froide,
Où son corps si charmant fut tant de fois bercé,
Tantôt s'abandonnant, sans mouvement et roide,
Au flot qui l'endormait de son chant cadencé,

Tantôt se redressant pour dominer les vagues
Dans une lutte ardente, ou plonger jusqu'au fond,
Pendant que j'entendais, troublé de craintes vagues,
Comme des bruits d'écueil sous l'Océan profond.

Les baisers que la mer de ses lèvres glacées
Me posait sur le front laissaient mon cœur brûlant ;
Dans les algues, là-bas, des ardeurs insensées
Au lit de la sirène emportaient mon élan.

Toute ma force en vain s'épuisait à la suivre,
Je voyais miroiter devant mes yeux troublés
L'éclair du vif-argent et les reflets du cuivre,
L'écume et le soleil, en poussière mêlés.

Et, comme je tentais d'atteindre à l'impossible,
La mer avait pitié de mes tristes efforts,
Et, calmant, — sous mon corps brisé, — son flot terrible
Me rapportait mourant au sable de ses bords...

Quand, ranimé par l'air, je quittais le rivage,
La nuit était venue, et j'entrais au salon
Où la valse déjà se roulait, plus sauvage
Qu'un ouragan, l'hiver, dans les bois du vallon.

Les lustres échauffés et ruisselants de cire
Paraissaient emportés par le cercle mouvant ;
Les glaces se jetaient un provocant sourire,
L'orchestre avait les cris d'un orage vivant.

Dans cet air étouffant, cette lumière chaude
Et ce bruit, qui serrait le front comme un étau,
Tournait la salamandre aux regards d'émeraude,
Et soudain était pris mon cœur dans leur réseau.

Une grâce ineffable au milieu de la foule
La trahissait ; jamais d'un plus doux mouvement
Gazelle à l'œil mourant, colombe qui roucoule,
Rose qui s'ouvre en pleurs, n'appela son amant.

Et je croyais sentir son corps tiède se tordre
Entre mes bras meurtris sur mon cœur impuissant !
O fou ! je croyais voir ses blanches dents, pour mordre
Mes lèvres, écarter leurs pétales de sang !

Mais, à peine j'avais touché sa peau brûlante,
Qu'un froid mortel passait dans mes cheveux roidis!...
Depuis lors, je me sens mourir de fièvre lente,
Et le cœur toujours plein du rêve que je dis !

.

Vous qui m'avez brûlé sans en garder de peine,
Ardente salamandre au cœur de diamant !
Et vous qui m'avez fui, décevante sirène !
Double chimère, — hélas ! ma joie et mon tourment.

O tentatrice, à qui j'abandonnai ma vie,
Les pensers de mes jours, les rêves de mes nuits,
Pour la seule espérance, encore inassouvie,
D'une lueur d'amour sur mes sombres ennuis !

Vous avez oublié, quand a fini la fête
Que l'été vous donnait sur les bords de la mer,
La blessure qui saigne et que vous avez faite,
Ou bien il vous en reste un souvenir amer.

Ah ! si vous en souffrez, sachez au moins qu'un autre
En souffre plus que vous, et point n'en guérira ! —
Vous, un nouvel amour, moins triste que le nôtre,
Dès le prochain été, vous en consolera.

La sirène en nageant, comme la salamandre
Qui traverse la flamme, a des charmes vainqueurs ;
Dans leurs filets cruels, toutes deux savent prendre
Les amours et les cœurs !

FIN.

TABLE

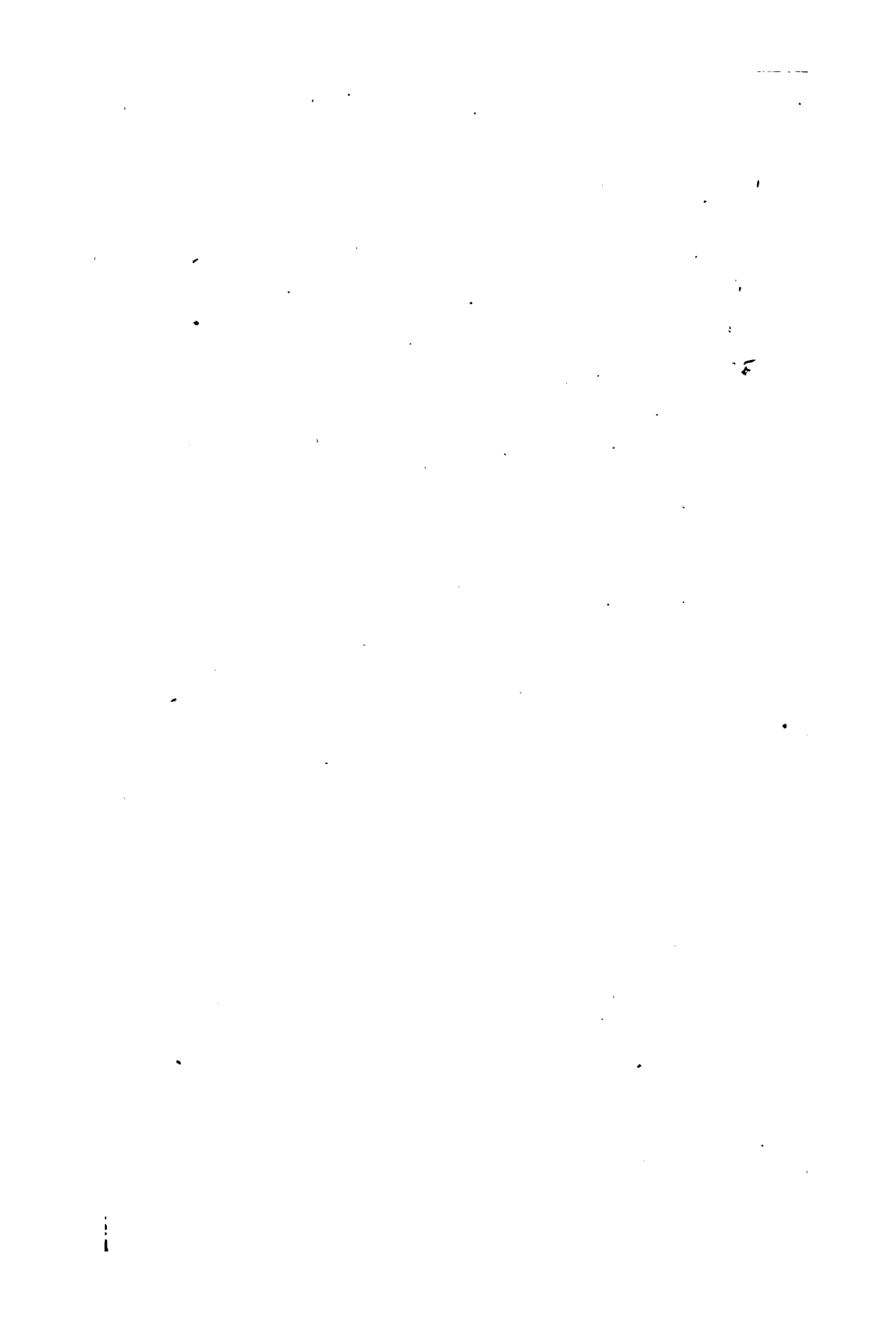
TABLE

PRÉFACE.	5
MATHILDE.	7
APPARITION.	9
PREMIER AMOUR.	11

L'AVEU.	25
L'ADIEU A LA MARIÉE.	27
DERNIER VŒU.	57
ÉPILOGUE.	61
ANDRÉE.	63
I — (Ces pages que l'amour).	65
II — (Le bonheur est venu).	67
III — (Loin des regards jaloux).	69
IV — (Oui, je vous aimerai).	73
V — (Chère malade).	77
VI — Sonnet.	79
VII — (Encore un jour).	81
VIII — (Vous m'écrirez).	85
IX — Sonnet.	87
X — NOTRE LAC.	89
XI — Sonnet.	97
XII — Sonnet.	99
XIII — Sonnet.	101
XIV — Sonnet.	105
XV — (Pourquoi donc suis-je triste).	105

TABLE.	131
XVI — Sonnet.	111
XVII — Sonnet.	113
XVIII — Sonnet.	115
XIX — Sonnet.	117
HEURES DE FIÈVRE.	119

63645585



1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121	122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132	133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153	154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164	165	166	167	168	169	170	171	172	173	174	175	176	177	178	179	180	181	182	183	184	185	186	187	188	189	190	191	192	193	194	195	196	197	198	199	200	201	202	203	204	205	206	207	208	209	210	211	212	213	214	215	216	217	218	219	220	221	222	223	224	225	226	227	228	229	230	231	232	233	234	235	236	237	238	239	240	241	242	243	244	245	246	247	248	249	250	251	252	253	254	255	256	257	258	259	260	261	262	263	264	265	266	267	268	269	270	271	272	273	274	275	276	277	278	279	280	281	282	283	284	285	286	287	288	289	290	291	292	293	294	295	296	297	298	299	300	301	302	303	304	305	306	307	308	309	310	311	312	313	314	315	316	317	318	319	320	321	322	323	324	325	326	327	328	329	330	331	332	333	334	335	336	337	338	339	340	341	342	343	344	345	346	347	348	349	350	351	352	353	354	355	356	357	358	359	360	361	362	363	364	365	366	367	368	369	370	371	372	373	374	375	376	377	378	379	380	381	382	383	384	385	386	387	388	389	390	391	392	393	394	395	396	397	398	399	400	401	402	403	404	405	406	407	408	409	410	411	412	413	414	415	416	417	418	419	420	421	422	423	424	425	426	427	428	429	430	431	432	433	434	435	436	437	438	439	440	441	442	443	444	445	446	447	448	449	450	451	452	453	454	455	456	457	458	459	460	461	462	463	464	465	466	467	468	469	470	471	472	473	474	475	476	477	478	479	480	481	482	483	484	485	486	487	488	489	490	491	492	493	494	495	496	497	498	499	500	501	502	503	504	505	506	507	508	509	510	511	512	513	514	515	516	517	518	519	520	521	522	523	524	525	526	527	528	529	530	531	532	533	534	535	536	537	538	539	540	541	542	543	544	545	546	547	548	549	550	551	552	553	554	555	556	557	558	559	560	561	562	563	564	565	566	567	568	569	570	571	572	573	574	575	576	577	578	579	580	581	582	583	584	585	586	587	588	589	590	591	592	593	594	595	596	597	598	599	600	601	602	603	604	605	606	607	608	609	610	611	612	613	614	615	616	617	618	619	620	621	622	623	624	625	626	627	628	629	630	631	632	633	634	635	636	637	638	639	640	641	642	643	644	645	646	647	648	649	650	651	652	653	654	655	656	657	658	659	660	661	662	663	664	665	666	667	668	669	670	671	672	673	674	675	676	677	678	679	680	681	682	683	684	685	686	687	688	689	690	691	692	693	694	695	696	697	698	699	700	701	702	703	704	705	706	707	708	709	710	711	712	713	714	715	716	717	718	719	720	721	722	723	724	725	726	727	728	729	730	731	732	733	734	735	736	737	738	739	740	741	742	743	744	745	746	747	748	749	750	751	752	753	754	755	756	757	758	759	760	761	762	763	764	765	766	767	768	769	770	771	772	773	774	775	776	777	778	779	780	781	782	783	784	785	786	787	788	789	790	791	792	793	794	795	796	797	798	799	800	801	802	803	804	805	806	807	808	809	810	811	812	813	814	815	816	817	818	819	820	821	822	823	824	825	826	827	828	829	830	831	832	833	834	835	836	837	838	839	840	841	842	843	844	845	846	847	848	849	850	851	852	853	854	855	856	857	858	859	860	861	862	863	864	865	866	867	868	869	870	871	872	873	874	875	876	877	878	879	880	881	882	883	884	885	886	887	888	889	890	891	892	893	894	895	896	897	898	899	900	901	902	903	904	905	906	907	908	909	910	911	912	913	914	915	916	917	918	919	920	921	922	923	924	925	926	927	928	929	930	931	932	933	934	935	936	937	938	939	940	941	942	943	944	945	946	947	948	949	950	951	952	953	954	955	956	957	958	959	960	961	962	963	964	965	966	967	968	969	970	971	972	973	974	975	976	977	978	979	980	981	982	983	984	985	986	987	988	989	990	991	992	993	994	995	996	997	998	999	1000	1001	1002	1003	1004	1005	1006	1007	1008	1009	1010	1011	1012	1013	1014	1015	1016	1017	1018	1019	1020	1021	1022	1023	1024	1025	1026	1027	1028	1029	1030	1031	1032	1033	1034	1035	1036	1037	1038	1039	1040	1041	1042	1043	1044	1045	1046	1047	1048	1049	1050	1051	1052	1053	1054	1055	1056	1057	1058	1059	1060	1061	1062	1063	1064	1065	1066	1067	1068	1069	1070	1071	1072	1073	1074	1075	1076	1077	1078	1079	1080	1081	1082	1083	1084	1085	1086	1087	1088	1089	1090	1091	1092	1093	1094	1095	1096	1097	1098	1099	1100	1101	1102	1103	1104	1105	1106	1107	1108	1109	1110	1111	1112	1113	1114	1115	1116	1117	1118	1119	1120	1121	1122	1123	1124	1125	1126	1127	1128	1129	1130	1131	1132	1133	1134	1135	1136	1137	1138	1139	1140	1141	1142	1143	1144	1145	1146	1147	1148	1149	1150	1151	1152	1153	1154	1155	1156	1157	1158	1159	1160	1161	1162	1163	1164	1165	1166	1167	1168	1169	1170	1171	1172	1173	1174	1175	1176	1177	1178	1179	1180	1181	1182	1183	1184	1185	1186	1187	1188	1189	1190	1191	1192	1193	1194	1195	1196	1197	1198	1199	1200	1201	1202	1203	1204	1205	1206	1207	1208	1209	1210	1211	1212	1213	1214	1215	1216	1217	1218	1219	1220	1221	1222	1223	1224	1225	1226	1227	1228	1229	1230	1231	1232	1233	1234	1235	1236	1237	1238	1239	1240	1241	1242	1243	1244	1245	1246	1247	1248	1249	1250	1251	1252	1253	1254	1255	1256	1257	1258	1259	1260	1261	1262	1263	1264	1265	1266	1267	1268	1269	1270	1271	1272	1273	1274	1275	1276	1277	1278	1279	1280	1281	1282	1283	1284	1285	1286	1287	1288	1289	1290	1291	1292	1293	1294	1295	1296	1297	1298	1299	1300	1301	1302	1303	1304	1305	1306	1307	1308	1309	1310	1311	1312	1313	1314	1315	1316	1317	1318	1319	1320	1321	1322	1323	1324	1325	1326	1327	1328	1329	1330	1331	1332	1333	1334	1335	1336	1337	1338	1339	1340	1341	1342	1343	1344	1345	1346	1347	1348	1349	1350	1351	1352	1353	1354	1355	1356	1357	1358	1359	1360	1361	1362	1363	1364	1365	1366	1367	1368	1369	1370	1371	1372	1373	1374	1375	1376	1377	1378	1379	1380	1381	1382	1383	1384	1385	1386	1387	1388	1389	1390	1391	1392	1393	1394	1395	1396	1397	1398	1399	1400	1401	1402	1403	1404	1405	1406	1407	1408	1409	1410	1411	1412	1413	1414	1415	1416	1417	1418	1419	1420	1421	1422	1423	1424	1425	1426	1427	1428	1429	1430	1431	1432	1433	1434	1435	1436	1437	1438	1439	1440	1441	1442	1443	1444	1445	1446	1447	1448	1449	1450	1451	1452	1453	1454	1455	1456	1457	1458	1459	1460	1461	1462	1463	1464	1465	1466	1467	1468	1469	1470	1471	1472	1473	1474	1475	1476	1477	1478	1479	1480	1481	1482	1483	1484	1485	1486	1487	1488	1489	1490	1491	1492	1493	1494	1495	14
---	---	---	---	---	---	---	---	---	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	----



